

MARION ARMENGOD Enquête

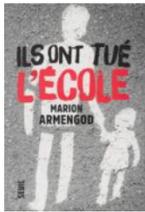
## Dans la galère de l'école

« Je suis épuisée ! Mon quotidien ne laisse personne indifférent. Je ressens le besoin de raconter à qui veut l'entendre dans quelles conditions je travaille et me fixe un nouvel objectif : prendre des notes quotidiennes sur ma vie d'enseignant. » Ainsi est né l'ouvrage *Ils ont tué l'école*.

Journaliste indépendante et ancienne animatrice sur Radio Nova, Marion Armengod, âgée de 30 ans et « à la recherche d'un métier utile », a vécu un an durant dans la peau d'un professeur des écoles effectuant des remplacements en Seine-Saint-Denis. Baladée d'une école et d'une ville à l'autre, elle se retrouve aux premières loges pour expérimenter la dure réalité du métier d'enseignant et découvrir la vie des élèves, derrière le beau discours sur l'égalité des chances républicaines.

### Crottes de rats...

Dans un style direct et vivant, Marion Armengod raconte son métier au quotidien. Comment une classe lui est livrée sans consigne du maître titulaire, ses échanges avec des élèves dissipés, en grande difficulté, voire en détresse. Elle témoigne des accusations de racisme portées par une maman d'élève après



Ils ont tué l'école, Marion Armengod, Seuil, 170 pages, 17 €

une punition, évoque des locaux indignes, les crottes de rats dans le dortoir des tout-petits, se souvient d'une scène d'angoisse, le confinement des enfants après l'irruption d'un déséquilibré dans son école...

Ce livre est « un cri d'alerte sur la maltraitance des enseignants », beaucoup sont victimes de burn-out, et sur « la scolarité sacrifiée des élèves. Faute d'une prise de conscience rapide, la situation en Seine-Saint-Denis pourrait préfigurer celle de l'école publique entière... », prévient l'auteure.

Même si Marion Armengod a aussi connu de bons moments, des moments merveilleux avec des enfants qui conservent « leur fraîcheur, leur naïveté, leur curiosité et cet appétit insatiable pour explorer le monde. N'est-ce pas justement ce qui rend l'inégalité du système encore plus difficile à supporter ? », interroge l'auteure.

Jean-François CLERC

NICOLAS MALESKI Roman

## L'homme qui fuit

Un homme descend d'un autocar dans un village du fond des gorges, au pied du causse. Il loue un meublé, payé en liquide. Son nom, Kamel Wozniak, mélange les genres, comme son visage, « faciès glacial des Slaves et peau hâlée des Arabes ». Il parle peu. D'évidence, il pratique cette « science de l'esquive » qui donne le titre au livre, le deuxième de Nicolas Maleski (après le remarqué *Sous le compost*). Que fuit-il ? La question est le fil qui tend le récit, semé de fausses pistes.

Wozniak est cet homme qui a rompu la chaîne d'une vie trop tracée, tel ce molosse tatoué sur son épaule. « Il lui restait trop longtemps à vivre pour considérer que tout était foutu et ne pas tenter le pari de renaître. Il subsistait une fenêtre de tir, une porte dérobée par laquelle se faufiler. Et même si on se trompe, même si c'est désespéré, au moins saisir l'op-



La science de l'esquive, Nicolas Maleski, HarperCollins, 220 pages, 17 €

portunité. »

On n'échappe pas aux autres. Wozniak le solitaire noue, malgré lui, connaissance avec une gendarmette, de jeunes alternatifs, son logeur, sa voisine mal mariée. Un entrelacs de frustrations, de rêves, de rancœurs, où l'homme qui s'esquive devra faire un choix et frayer son chemin.

Il y a du Philippe Djian première manière dans ce roman noir efficace, dont le style est à l'image de son protagoniste : sans graisse inutile.

F. M.

Nicolas Maleski sera le 6 mars à la librairie Bisey de Mulhouse, à partir de 17h45.

FRÉDÉRIQUE CLÉMENÇON Roman

## Vies blessées

Un jeu de marabout-bout de ficelle organise ce roman qu'on peut aussi voir comme un recueil de nouvelles. De chapitre en chapitre, on glisse d'un personnage à l'autre dans une ronde dont le centre est un hôpital de l'ouest de la France. En des territoires guère définis : pas la mer mais l'arrière-pays, pas la ville mais des lotissements périurbains, pas des villages mais des hameaux, qu'une autoroute suffit à séparer d'autres mondes qu'on croit plus heureux.

Frédérique Cléménçon, dont c'est le sixième livre, inscrit dans ce décor des existences que la littérature souvent ignore. Une jeune veuve emmène son fils à la mer ; un chirurgien est victime d'un mal incurable ; un ambulancier n'ose pas aborder une collègue qui lui plaît...

Vies ordinaires que des évé-



Les méduses, Frédérique Cléménçon, Flammarion, 190 pages, 18 €

nements imprévus viennent blesser. Comme ces méduses qui donnent leur titre au premier récit éponyme du roman : portées par le ressac, des menaces d'abord diffuses puis douloureuses pour qui s'aventurera à l'eau et en restera marqué. Ou comme, dans le deuxième récit, ces oiseaux tombés du ciel, noirs présages.

« On lit les catastrophes sur les visages des gens. Les catastrophes qu'on redoute, celles qui sont déjà là », note la pharmacienne de l'hôpital. C'est ici, au bloc opératoire ou à la cafétéria, que ces histoires, fatalement, aboutissent. *Les Méduses* les raconte avec une justesse qui nous les rend proches.

F. M.

PRIX La critique du gendarme

Depuis 1946, la police a son prix littéraire, celui du Quai des Orfèvres. La gendarmerie nationale aura le sien. Il sera remis pour la première fois début 2021, en collaboration avec les éditions Plon. Peut participer, tout gendarme actif ou retraité, réserviste, personnel civil, écrivant un roman « dans lequel la gendarmerie, les territoires et le rapport au métier de gendarme occupent une place cardinale ». La date limite d'envoi des manuscrits aux éditions Plon a été fixée au jeudi 30 avril.

ROBERT SEETHALER Roman

## À l'écoute des morts



Robert Seethaler. Photo Urban ZINTEL

Du *Champ*, cimetière de la petite ville de Paulstadt, le romancier autrichien Robert Seethaler fait parler les morts, revivifie des vies. Portés par une délicatesse littéraire, une simplicité et une humanité bouleversantes, les vingt-neuf défunts disent leur vérité, en pleine vie.

De quoi parlent les morts ? De vie, évidemment ! Rien de paradoxal quand la Grande faucheuse a fait son œuvre et que le romancier Robert Seethaler pratique une maïeutique post-mortem.

De l'écrivain autrichien – best-seller dans son pays –, on avait chroniqué les deux premiers livres traduits en français et édités par l'éditrice Sabine Wespieser – *Le Tabac*

*Tresniak* (2014) et *Une vie entière* (2015). L'infinie finitude demeure le ressort essentiel d'une geste littéraire remarquable par sa constance, sa force qui embrasse avec délicatesse les mystères de l'âme humaine.

### « La mort sent le sel »

Que reste-t-il d'une existence ? Une image, un sentiment, des mensonges, de l'amertume, des scènes de la vie quotidienne, les promesses d'un amour, d'une amitié.

Vingt-neuf voix se croisent et composent une ode à la vie terriblement touchante. « Quand je suis morte, tu étais auprès de moi, tu tenais ma main. Je ne trouvais pas le sommeil. Je n'avais plus besoin de sommeil depuis long-

PARIS Tolkien, le seigneur des expos

L'exposition consacrée à J.R.R. Tolkien (1892-1973) s'est achevée à la Bibliothèque nationale de France sur un bilan record de 135 068 visiteurs en moins de quatre mois, loin devant *L'aventure des écritures* (86 000 en 2018). Trois cents pièces étaient présentées autour de l'œuvre (*Seigneur des Anneaux*, *Hobbit*) et la vie de celui qui fut professeur à Oxford de littérature anglo-saxonne. En parallèle, une saison consacrée à la fantasy se poursuit à la BnF jusqu'au 12 mars.



Le Champ, Robert Seethaler, traduit par E. Landes, Sabine Wespieser éd., 280 p., 21 €

temps. Nous parlions. Nous nous racontions des histoires et nous souvenions. Je te regardais, j'ai toujours aimé te regarder... Tu n'étais pas beau, mais tu étais mien », affirme Hanna Heim.

À ce chant d'amour répond l'inanité d'Oma, la grand-mère de Sonja Mayers. Au dos de l'un de ses portraits photo, l'aïeule a écrit au crayon : « 21/3/III Je tombai malade et mourus en héroïne de ma tragédie intitulée : Tout ça pour rien. »

Les voix tissent l'écheveau d'une communauté aux expressions distinctes. Heribert Kraus, le facteur, pédalant pour échapper au souvenir de sa petite fille morte, Lennie Martin, un pauvre type, dévoré par la passion des machines à sous, ou encore Heide Friedland faisant le compte de ses amants mais aussi Navid al-Bakri, l'épicier déraciné. L'élue véreux et cynique qui fait bâtir un centre de loisirs sur une terre instable qui s'effondre. Journaliste, femme du monde, institutrice, prostituée occasionnelle, mécanicien. Aucun des personnages ne croit à la transcendance.

Peu à peu, des liens se tissent entre les défunts, telle vie croise telle autre, modifiant subtilement l'opinion qu'on s'en était faite.

Une certitude s'impose : il ne faut pas toujours croire les

morts sur parole. Même s'ils se racontent dans leur vérité, émancipés des convenances sociales. Ainsi le curé Hoberg qui clame sa folie et finit par mettre le feu à l'église. Ici aucun jugement car nul n'est meilleur qu'un.e autre.

La mort ne se raconte pas... Elle sent le sel, remarque Bernard Silberman à la question de sa veuve, Camille, au cours d'un dialogue étonnant.

Robert Seethaler, formidable thanatopracteur

Ouvrant ce roman polyphonique, l'homme – il se nomme Harry Stevens – qui contemple les tombes éparées revient à la fin de l'ouvrage. Le sureau était en fleurs à son enterrement et l'assistance étonnamment nombreuse. « Réfléchir à la mort de son vivant. Une fois mort, parler de la vie. À quoi bon ? Les vivants n'entendent rien à la première ni les morts à la seconde. Il y a des pressentiments. Il y a des souvenirs. Les uns et les autres peuvent tromper », conclut-il.

Les morts parlent à ceux.celles qui savent les écouter. Car ils sont ainsi, jaillissant un beau jour de la tête des vivants comme les fantômes sortent des murs. Robert Seethaler en est e formidable thanatopracteur.

Veneranda PALADINO

PATRICK TUDORET Roman

## Une passion à l'ombre de Victor Hugo

Elle fut le grand amour d'un Victor Hugo au demeurant très volage : Juliette Drouet (1806-1883) revit sous la plume inspirée de Patrick Tudoret. Un cœur en combustion à l'ombre d'un génie littéraire.

Cela avait été scellé tel un pacte d'amour dans la nuit du 17 au 18 novembre 1839 : Juliette Drouet, comédienne de 26 ans au talent incertain mais à la beauté farouche, acceptait de quitter définitivement la scène, et les jolis cœurs qui lui tournaient autour, pour ne plus se consacrer qu'à Victor Hugo, ce dernier s'engageant à la prendre en charge jusqu'à sa mort.

Ce pacte sera respecté et tiendra durant près d'un demi-siècle. En dépit de la vie familiale de l'écrivain, de ses engagements politiques qui le conduiront sur les routes de l'exil, en dépit aussi des maîtresses envoûtées par son talent autant que par sa célébrité, et que Victor Hugo alignera avec un appétit insatiable.

De cet amour, Patrick Tudoret fait le récit au romantisme trempé dans une réalité historique chahutée par les séismes politiques dont Hugo fut le témoin actif.

Porté par la voix fictive de l'aimée, son roman *Juliette* documente autant une passion qui résista au temps qu'un siècle peu averse en séismes politiques, de la chute de la monarchie de Juillet à l'avènement de la République, du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte au désastre de Sedan, de la Commune de Paris à une troisième République peinant à trouver ses marques.

Tous deux meurtris par la perte d'un enfant

Les deux amants partageraient aussi la même épreuve de la perte de l'enfant idolâtrée. Ce sera pour Hugo le déchirement de Léopoldine

noyée dans la Seine, dont l'écrivain apprendra la mort par un article paru dans *Le Siècle* alors qu'il fait escale avec sa maîtresse à La Rochelle. Trois ans plus tard, ce sera Claire, la fille que Juliette avait eue d'une précédente liaison avec l'artiste James Pradier. La phthisie l'emporte à vingt ans.

D'une écriture sensible, Patrick Tudoret sait nous entraîner dans ce théâtre des passions où souffle aussi le vent de l'histoire et que traversent des figures marmoréennes qui ont pour noms Flaubert et Dumas, Balzac et Tourgueniev.

Les vies de Juliette Drouet et Victor Hugo s'entrelacent sans que jamais ne se

En médaillon, Juliette Drouet, lithographie d'Alphonse-Léon Noël (détail), conservée au musée Carnavalet. DR/Wikipédia



Juliette, Patrick Tudoret, Tallandier, 269 pages, 18,50 €

rompte le lien qui les unissait, inscrit dans ce pacte amoureux de novembre 1839.

La fidélité, par-delà les aléas de l'exceptionnel destin de Victor Hugo, ne fut jamais prise en faute chez Juliette. Elle prit tous les risques pour son amant. Qui écrivait, en son exil de Guernesey, évoquant la chasse à l'homme dont il avait été l'objet lors du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte : « Si je n'ai pas été pris et, par conséquent fusillé, si je suis vivant à cette heure, je le dois à M<sup>me</sup> Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans relâche. »

Elle veillera sur lui jusqu'à la fin, « partant » la première, laissant un Victor Hugo « veuf » de l'amour de sa vie. Mais la mort est parfois bien injuste qui peut désunir les amants. Hugo repose dans la froide reconnaissance nationale du Panthéon, Juliette au cimetière de Saint-Mandé auprès de sa fille Claire.

Serge HARTMANN